ARLES

ET SES

MONUMENTS

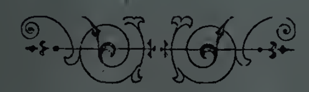
PAR A. FLAMME.

V. -- Saint-Trophime

SON PORTAIL & SON CLOITRE

avec trois vues des Monuments.

Prix : 3 Franc50



DÉPOTS :

Imprimerie N. JOUVE
12, Rue de la Bastille, 12
ARLES-S/-RHONE.

Louis BÉCHET
Félibre
VALRÉAS (Vaucluse).

ARLES

ET SES

MONUMENTS

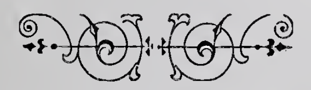
PAR A. FLAMME.

V. -- Saint-Trophime

SON PORTAIL & SON CLOITRE

avec trois vues des Monuments.

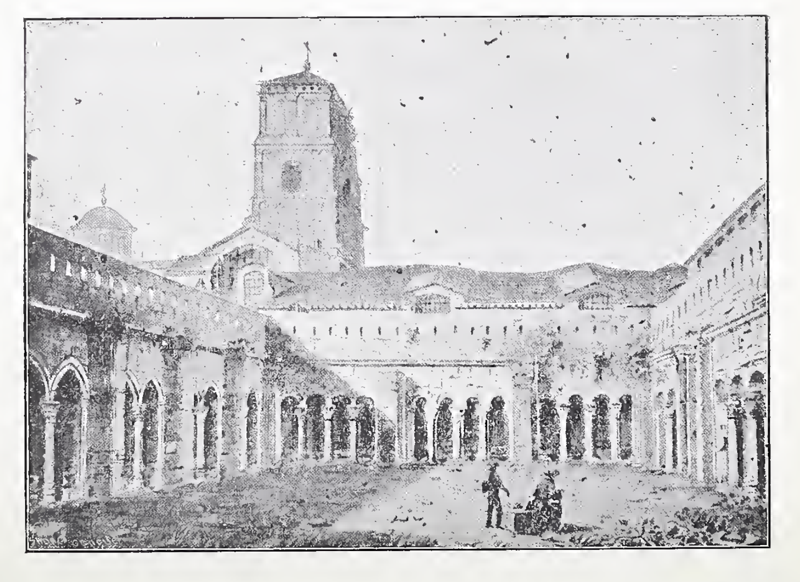
Prix : 1 franc 50.



DÉPOTS :

Imprimerie N. JOUVE
12, Rue de la Bastille, 12
ARLES-S/-RHONE.

Louis BÉCHET
Félibre
VALRÉAS (Vaucluse).



D'après Huard.

SAINT-TROPHIME. — LE CLOCHER ET LE CLOITRE.

ÉGLISE SAINT-TROPHIME

CHAPITRE I

HISTORIQUE

Après les monuments antiques, amphithéâtre, théâtre, etc., qui sont le trésor de la ville d'Arles, il n'en est pas qui mérite davantage d'attirer l'attention, comme l'église Saint-Trophime, jadis église cathédrale et primatiale, honorée si souvent de la visite des rois et des papes, et où les empereurs d'Allemagne venaient ceindre la couronne de roi d'Arles et de Provence. Et d'abord, par son caractère architectural, l'église Saint-Trophime occupe une des premières places parmi nos basiliques ; ensuite, par ses origines, elle remonte aux premiers siècles du Christianisme ; enfin, par les souvenirs religieux et profanes qui se mêlent à son histoire, elle est le centre autour duquel gravitent la plupart des événements qui intéressent la ville d'Arles et la Provence elle-même.

Il n'entre pas dans notre plan de raconter par le détail l'histoire de l'église Saint-Trophime ; nous donnerons

On peut se rendre compte de cette ordonnance des églises primitives, en visitant, à Arles, la chapelle de Saint-Honorat-des-Alyscamps qui a conservé une forme analogue. — Ce plan ne tarda pas à être modifié, car,

---

rium, salle de réception de l'évêque; le *secretarium* grande salle où l'évêque réunissait son clergé, pour traiter en secret des affaires ecclésiastiques, c'est là qu'était la sacristie; la *bibliothèque,* les *écoles* et les *logements* des prêtres et des clercs.

On entrait d'abord dans une cour carrée, environnée de galeries couvertes et soutenues de colonnes, comme sont les cloîtres des monastères. Dans cette cour, appelée *parvis,* il y avait un espace consacré, ou cimetière, et au milieu une ou plusieurs fontaines, où les fidèles se lavaient les mains et le visage avant la prière. Nos bénitiers leur ont succédé.

Sous les galeries se tenaient les pauvres mendiants, à qui il n'était pas permis de demander l'aumône dans l'église; et avec eux, tous ceux qui avaient défense d'y pénétrer: les excommuniés, ou même certains pénitents, les *pleurants.*

Au fond de la cour d'entrée se trouvaient les premières portes de l'église, ordinairement au nombre de trois. Elles s'ouvraient dans la première partie du temple appelée *pronaos*, avant-nef. Là prenaient place les écoutants, ou seconde classe des pénitents, ainsi que les infidèles, les juifs, les catéchumènes, qui pouvaient entendre les instructions.

Trois autres portes donnaient entrée du *pronaos* dans la nef ou l'église elle-même. Près de ces portes, et à l'intérieur, se tenait la troisième classe des pénitents, les *prosternés.*

La *nef* avait trois divisions: il y avait la nef principale, qui occupait le milieu, et qui était en partie laissée libre pour la circulation du clergé; il y avait ensuite les deux nefs latérales, celle de droite était réservée aux hommes, et celle de gauche aux femmes. A la tête des hommes, étaient les ascètes et les moines; à la tête des femmes, les vierges consacrées à Dieu. Les pénitents de la quatrième classe, les *consistants,* étaient séparés des autres fidèles; ils pouvaient assister à tout le sacrifice, mais sans pouvoir prendre part à l'offrande et à la communion.

Dans la nef du milieu, et vers le haut, était le *chœur*, place des chantres et des clercs inférieurs. Là aussi se trouvait l'*ambon* ou *jubé*, tribune un peu élevée, où l'on montait des deux côtés pour les lectures publiques. Quelquefois il y en avait deux, un de chaque côté, pour ne point cacher l'autel.

A la suite de la nef venait le *sanctuaire*, plus élevé que le reste du temple, et séparé de la nef par une balustrade. Au milieu était l'*autel*, table de marbre ou de porphyre, soutenue de quatre colonnes et pla-



au moyen du transept, on donna bientôt à la basilique la forme d'une croix, et l'on fit quelquefois dévier l'axe, de droite à gauche, vers le rond-point de l'abside. Dans une sorte de hiéroglyphe chrétien, la nef représentait ainsi le corps de J.-C.: le transept, ses bras étendus sur la croix, et la déviation de l'abside, sa tête inclinée.

Telle fut la disposition adoptée par saint Marin dans la construction de l'église qu'il fit élever sous le vocable de saint Étienne. Cette première basilique fut témoin de plusieurs événements dignes de mémoire.

DÉTAILS CHRONOLOGIQUES. — En 340 fut prononcé dans cette église le panégyrique du fils aîné du grand Constantin, « prince fort aimé des Arlésiens ».

Après avoir usurpé la pourpre, Constantin III s'y fit ordonner prêtre en 411 pour échapper aux représailles d'Honorius qui cependant le fit décapiter.

Cette même église fut la cathédrale des grands évêques d'Arles, saint Honorat, saint Hilaire et saint Césaire. Ces trois noms sont à retenir car ils sont la gloire la plus pure de l'église d'Arles. — Saint Honorat est le fondateur de l'abbaye de Lérins; apôtre de la concorde et de la charité, sa mémoire est restée en bénédiction parmi son peuple. — Saint Hilaire, son disciple et son successeur, fut surnommé l'*Augustin des Gaules* à cause de son éloquence. — Saint Césaire se montra pendant 40 ans le modèle des pontifes et des pasteurs: sa vie fut un labeur incessant; sous son pontificat, la ville d'Arles soutint un siège de deux ans contre Thierry, fils de Clovis. Le saint évêque subit deux fois l'exil, d'abord sous Alaric en 505, puis en 513 sous Théodoric.

Plusieurs conciles furent tenus dans la basilique de Saint-Marin:

---

cée, autant que possible, sur la sépulture de quelque martyr: c'est de là qu'est venue la règle de ne point consacrer d'autel sans y mettre de reliques.

Aux côtés du sanctuaire, étaient: à droite, le *vestiarium*, où les ministres se revêtaient de leurs ornements, et à gauche l'*oblationarium*, où l'on mettait momentanément les offrandes qui n'étaient pas consacrées.

Derrière l'autel, dans le fond de l'hémicycle ou abside, se dressait le trône de l'évêque, et aux deux côtés, formant un demi-cercle, étaient des sièges moins élevés pour les prêtres. (F[re] S., *Cours Moyen d'Instruction religieuse,* III[e] Partie, Culte.)

1° Celui de 314 pour condamner les Donatistes ; c'est le plus ancien concile tenu dans les Gaules ;

2° Celui de 353 où les Ariens machinèrent et obtinrent la condamnation de saint Athanase ;

3° Celui de 427 contre les Pélagiens ; y assistèrent saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes ;

4° Celui de 475, une réunion de saints, puisque la plupart des Pères de ce concile sont canonisés.

C'est probablement dans la basilique de saint Marin que saint Virgile d'Arles donna le sacre à saint Augustin, évêque de Cantorbéry et premier évêque de la nation anglaise.

BASILIQUE VIRGILIENNE. — De la cathédrale élevée par saint Marin, il ne reste que les substructions qui se trouvent sous les deux premières travées de l'église actuelle.

Avec l'ère de paix qui avait succédé à l'horrible tourmente des persécutions, l'Église avait vu s'accroître rapidement le nombre des fidèles. Pour répondre aux besoins des populations chrétiennes, elle dut multiplier les édifices religieux et agrandir ou reconstruire bon nombre de ceux qui existaient déjà. Ainsi s'explique, ici à Arles, la reconstruction de l'église de saint Marin, par saint Virgile en 597.

L'ensemble de l'église nouvelle conserve sensiblement la même forme que l'ancienne, c'est-à-dire celle de la basilique romaine ; elle garde aussi la même orientation et s'étend du couchant au levant. Elle diffère cependant de l'église du IVe siècle à deux points de vue : elle est d'abord exhaussée sur les constructions primitives, quoique à un niveau inférieur au dallage actuel ; ensuite elle est bâtie sur de plus larges proportions que l'église de saint Marin, car les besoins de l'époque sollicitaient une nouvelle cathédrale beaucoup plus vaste que la première.

Si l'on en juge par les ruines retrouvées dans les travaux ultérieurs de réparations, ce nouvel édifice devait être une bien belle église, puisque le pavé de la nef était

fait de dalles de marbre conformes à celles du théâtre antique. On peut voir encore, dans la chapelle des Rois, l'une des pierres sur lesquelles avait été établi le siège de l'évêque, qui s'élevait au fond de la grande abside du milieu.

Cette construction étant terminée, les reliques de saint Étienne et des autres saints, conservées aux Alyscamps, sont alors ramenées à l'église cathédrale (601).

Au VIII[e] et au IX[e] siècle, les incursions des Sarrasins et des Normands obscurcissent les annales de notre église. Fut-elle ou non détruite par les Sarrasins ? Les avis sont partagés là-dessus ; ce qui est certain, c'est que ces barbares ont pu saccager la basilique, mais ils ne l'ont pas renversée entièrement. Plusieurs parties de l'église actuelle appartiennent à la cathédrale primitive édifiée par saint Virgile. C'est l'opinion de M. A. Véran, le savant archéologue, si bon juge en la matière. « De la vieille église de Saint-Étienne, dit-il, élevée en 601 par saint Virgile, sur les ruines sans doute d'une primitive église dont il reste les substructions, il ne subsiste que les grands murs latéraux en petit appareil, le mur de la façade qui soutient le porche jusqu'aux deux tiers environ de la hauteur de l'église, et peut-être la première travée des nefs latérales en moyen appareil, immédiatement à côté du transept. Le IX[e] siècle, d'après les intéressantes études de M. Revoil sur l'époque carlovingienne, a vu reconstruire l'édifice saccagé par les hordes musulmanes, et au XI[e] siècle, des restaurations s'inspirant du caractère byzantin de Sainte-Croix de Montmajour, sont venues le compléter . . . » (1)

Il ressort de ce texte que, pendant les IX[e], X[e] et XI[e]

---

(1) A. Véran. *Arles antique,* mémoire présenté au Congrès archéologique tenu à Arles en 1876.

siècles, l'église de saint Virgile subit d'importantes réparations qui furent menées lentement par suite du manque de ressources. Ces divers travaux, interrompus et repris à différentes époques, furent terminés seulement au XIIe siècle, c'est-à-dire en 1152. La nef fut refaite, les piliers fortifiés au moyen d'un revêtement de maçonnerie et le dallage de l'église exhaussé en vue de la construction d'un portail ; en avant de l'autel, et au-dessous du sanctuaire établi en contre-haut de la nef, fut creusée la crypte ou confession de Saint-Trophime, pour garder les reliques du saint, devenu patron et titulaire de l'église cathédrale depuis l'année 1029.

Il ne sera pas inutile de remarquer que ces agrandissements et ces réparations furent exécutés dans le style roman qui persistait encore au XIIe siècle dans le Midi de la France. Enfin, cette réfection de l'église s'acheva par la construction d'un riche portail qui fut élevé à environ 1^m80, sur un escalier de neuf marches, afin d'augmenter la valeur et l'effet perspectif de ce dernier monument.

Avant de parler des autres modifications qui transformeront notablement la physionomie de l'église de saint Virgile, rappelons les grands faits qui intéressent son histoire depuis sa construction en l'an 601, jusqu'en 1450, époque de la réédification d'une bonne moitié de la basilique par le bienheureux Alemand.

DÉTAILS CHRONOLOGIQUES. — En 811, Charlemagne cède à l'Église d'Arles les reliques de saint Lucien et plus tard une partie de ses trésors.

En 813 et en 1033 y furent tenus deux conciles : le premier prescrivit l'addition du *Filioque* au Symbole et fixa les règles de la discipline pour le clergé et les monastères ; le second concile proclama l'un des premiers la *Trève de Dieu*.

A propos des reliques de saint Trophime, divers actes du Moyen âge prouvent qu'elles reposaient dans l'église primatiale depuis le VIIIe siècle, malgré des translations ultérieures qui ont dérouté les

historiens. De même le vocable de Saint-Trophime appartient à l'église cathédrale depuis 1029 et non depuis 1152, comme l'affirment à tort les histoires: ainsi l'établissent plusieurs mémoires du temps. (Voir Constantin. *Nos Paroisses,* II, p. 47 et suiv.)

Au XIIe siècle, la ville d'Arles se constitue en république sous la suzeraineté des empereurs d'Allemagne; les archevêques qui reçoivent le litre de lieutenant-général et les privilèges de la suprême autorité, arborent alors le gonfalon impérial portant un aigle accosté d'une mitre et d'une crosse.

Sur la fin du XIIe siècle, la basilique est enrichie d'un magnifique portail.

En 1209, à l'époque de la guerre contre les Albigeois, les consuls, réunis à Saint-Trophime, s'engagent à se ranger pour la cause du pape contre Raymond VI de Toulouse. Dans cette guerre, comme plus tard pendant celles de Religion, la ville mérite le surnom d'*Arles le Blanc*, à cause de son zèle pour la religion qui la garde pure de toute hérésie.

En 1211, concile d'Arles à propos de la question albigeoise.

La Sainte-Arche en vermeil, ou châsse des reliques, date de 1341; elle a été fondue pendant la Révolution. Le chef de saint Trophime en avait été distrait en 380 pour être placé dans un reliquaire d'argent.

En 1347, de grandes réjouissances sont données pour fêter la délivrance du bon roi René, depuis six ans, prisonnier du duc de Bourgogne.

VISITEURS CÉLÈBRES: — 1° Les papes Jean VIII, Urbain II, Calixte II et Innocent II;

2° Plusieurs empereurs d'Allemagne sont couronnés rois d'Arles dans la basilique, entr'autres: Conrad le Salique, Conrad III qui accorde par la *Bulle d'Or* de grands privilèges aux archevêques d'Arles, Frédéric Barberousse, Othon IV, le vaincu de Bouvines, Charles IV qui supprime la *fête des fous*. Charles IV est le dernier empereur couronné à Arles;

3° Les rois d'Aragon Pierre et Martin Ier;

4° Le roi de Provence Louis II célèbre à Arles ses noces avec la reine Yolande, fille du roi d'Aragon.

BASILIQUE ACTUELLE. — La cathédrale de saint Virgile a souvent changé de forme. Elle subit un nouvel agrandissement en 1450. Le cardinal Louis Alemand, archevêque d'Arles, fait combler la Crypte ou Confession de Saint-Trophime, creusée au XIIe siècle sous le sanctuaire qui est alors abaissé au niveau actuel; ensuite, il fait démolir la triple abside de l'église qui avait jusqu'alors conservé l'hémicycle de la basilique romaine;

enfin, il fait construire en style gothique le sanctuaire et le chœur, avec la galerie de ceinture et les chapelles environnantes. Cet archevêque mourut la même année (1450) et fut enterré dans le chœur.

En 1462, le cardinal de Foix fonde la chapelle de Notre-Dame de Pitié.

Au XVIIe siècle, Mgr de Grignan, s'inspirant du goût néo-grec, opère des transformations malheureuses : suppression des arcs-doubleaux, installation des tribunes, réduction des grands piliers qui sont amincis, blanchissage à la chaux, etc., et bâtit la chapelle de Saint-Genès.

La dernière restauration de l'église Saint-Trophime date de 1870. Elle fut exécutée sous la direction de MM. Revoil et Auguste Véran, et faite aux frais de l'État et de la Ville. C'est alors que fut découverte la Crypte établie au XIIe siècle sous le sanctuaire actuel. Avec ces dernières réparations, la basilique, restaurée dans son premier état, a repris son caractère architectural. Les transformations regrettables du XVIIe siècle ont disparu, moins les tribunes du transept et la chapelle Saint-Genès.

Pour être complet, il reste à signaler la belle restauration de la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, faite par M. Léon Véran en 1897.

Depuis le XVe siècle, la basilique évoque le souvenir de plusieurs événements qui intéressent particulièrement l'histoire locale.

DÉTAILS CHRONOLOGIQUES. — A l'époque des guerres de religion (1563), l'église est souillée par des combats et des massacres.

En 1709, Mgr de Mailly fait vendre sa vaisselle plate, une partie des vases sacrés et ordonne de fondre 45 châsses en argent pour secourir les malheureux.

Pendant la peste de 1720 qui fait 10.000 victimes, Mgr de Forbin-Janson fait porter en procession les reliques de saint Roch qu'il suit la corde au cou et pieds nus, s'offrant en victime expiatoire.

Après avoir vu son siège supprimé, le dernier archevêque d'Arles,



Mgr du Lau, député à l'Assemblée Nationale, est arrêté à Paris le 11 août 1792. Le 2 septembre, il est massacré aux Carmes avec quatre de ses prêtres, deux évêques et 120 ecclésiastiques. Peu après, la basilique Saint-Trophime est désaffectée et transformée en temple de la Raison.

La suppression légale du diocèse d'Arles date du Concordat de 1801; depuis lors il est rattaché à l'archidiocèse d'Aix.

Mgr de Cicé, archevêque d'Aix, rend au culte l'église Saint-Trophime, en y célébrant solennellement la messe le 8 août 1802. Le siège d'Arles faillit être rétabli en 1817.

Sur la fin du XIXe siècle, la basilique a pris un renouveau de gloire et de jeunesse. A signaler, outre la restauration intelligente de l'édifice, la fondation d'une maîtrise, la décoration de l'église et la résurrection des gloires du passé due aux écrits de l'archiprêtre Bernard.

On se rappelle encore les fêtes brillantes célébrées à Saint-Trophime, en 1897, à l'occasion du XIIIe centenaire du sacre de saint Augustin de Cantorbéry par saint Virgile d'Arles. Y assistèrent : le Cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, plusieurs archevêques et évêques anglais et français et quatre abbés mitrés. Ces fêtes inoubliables, qui eurent lieu au milieu de l'enthousiasme indescriptible de la population, avaient été précédées par d'autres fêtes grandioses données à Cantorbéry; elles furent suivies par celles de Saint-Sulpice, à Paris, présidées par les cardinaux Richard et Vaughan.

VISITEURS CÉLÈBRES : — 1° Les rois de France Louis XIII et plus tard Louis XIV, accompagné de sa mère Anne d'Autriche et de son ministre Mazarin;

2° Marie-Louise de Savoie, reine d'Espagne ;

3° Philippe V roi d'Espagne et petit-fils de Louis XIV ;

4° Napoléon III;

5° Léon XIII à l'époque de sa nonciature à Bruxelles.





PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-TROPHIME.

CHAPITRE II

DESCRIPTION

(A) Le Portail

A toutes les époques de l'histoire, l'art a puisé dans les sublimes vérités de la religion les thèmes les plus instructifs, les plus riches et les plus variés. De cet heureux hymen de la religion et de l'art sont nées les conceptions les plus belles et les plus hardies de nos artistes et surtout l'architecture du Moyen âge dite gothique (1) qui est, avant tout, une architecture religieuse et chrétienne. C'est une histoire bien intéressante que celle de l'art chrétien écrite sur les pierres de nos vieilles cathédrales et nous disant, en un langage caractéristique, dans le siècle de mollesse et de doute où nous sommes, la foi et les vertus de nos aïeux.

Le Moyen âge surtout excelle dans l'interprétation de l'idée religieuse qu'il matérialise en quelque sorte pour la rendre plus compréhensible au peuple. Il n'est alors

(1) Ce genre d'architecture, improprement appelé *gothique*, n'a rien de commun avec l'étymologie de son nom. La dénomination même d'*architecture gothique* est une expression aujourd'hui démodée dans le langage scientifique : *style ogival* est le terme propre. Nous maintenons cependant les deux expressions pour nous conformer à l'usage qui peut invoquer, pour la première appellation, les bénéfices de la prescription.

difficulté dont l'art ne triomphe. Ce que la poésie n'a osé tenter, l'art l'a réalisé. Voyez plutôt ces magnifiques poèmes de pierre que le ciseau des sculpteurs a taillés dans nos cloîtres et au frontispice de nos basiliques! Cette grande épopée du genre humain, par exemple, entreprise par des poètes tels que Lamartine, Alfred de Musset et Victor Hugo, mais qui les a désespérés, elle est là, sculptée sur le porche de nos grandes églises, avec une intensité de vie qui nous frappe. N'en déplaise à l'art moderne, déshabitué de ces travaux d'un autre âge, il n'est point créateur des systèmes qu'il pratique, et ses plus belles productions sont encore celles qui s'inspirent le mieux des traditions du passé (1).

Ceci remarqué et pour en venir au sujet de notre étude qui est le Portail de l'église Saint-Trophime, disons que la sculpture et l'architecture sont loin d'avoir marché de pair au Moyen âge. La première est restée bien en retard sur la seconde qui s'est épanouie d'un seul jet dans les plus belles formes de sa perfection. Toutefois il serait injuste de méconnaître à cette époque les mérites de la sculpture dont les vastes conceptions confinent à celles du génie. De ces mérites et de ces défauts nous allons voir un exemple frappant dans le Portail de l'église Saint-Trophime, l'un des beaux morceaux que nous a laissés le Moyen âge.

Ce Portail remonte à la fin du XII[e] siècle. Aucune in-

(1) Il est juste de reconnaître les droits que le Moyen âge conserve à notre admiration. Après avoir organisé autour de lui la conspiration du silence, on l'a dénigré, taxant d'obscurantisme les derniers siècles de cette époque. Par malheur pour les adversaires, les maîtres de la critique moderne ont relevé le gant et défini sous le nom de siècle de saint Louis, le XIII[e] siècle dont on ne saurait nier la grandeur sans faire preuve d'une ignorance grossière et sans commettre une singulière absurdité, ainsi que l'a déclaré le plus positiviste de nos philosophes, Auguste Comte lui-même.



scription, aucune charte ne mentionne la date de sa construction qu'il est un peu difficile de préciser. D'après les remarques de MM. de Lasteyrie, Labande et A. Véran, il aurait été construit de 1180 à 1190. Bâti sur un escalier de pierre formé primitivement de larges et beaux degrés en marbre gris, le portail est adossé à la basilique virgilienne. Il affecte la forme d'un porche ou portique dans le style roman du XII[e] siècle.

Une grande pensée a inspiré cette magnifique page de sculpture et d'iconographie chrétiennes : *la Glorification du Christ par le genre humain*, poème sublime qui se déroule depuis ses préludes dans le paradis terrestre, jusqu'au dénouement terrible du Jugement dernier, où le Souverain Juge rendra à chacun selon ses œuvres et établira toutes choses dans une stabilité éternelle. Le Ciel et le monde visible s'y rencontrent dans un admirable résumé de la Création : les anges, les hommes, les animaux et les plantes apparaissent tour à tour et parfaitement distribués dans un large et superbe tableau où le monde qui n'est que matériel a aussi payé son tribut en y apportant ses marbres les plus beaux. C'est l'Alpha et l'Oméga du Christianisme, reproduits dans une vaste composition en relief dont chaque sculpture exprime un fait ou un symbole toujours vrai, instructif, saisissant.

Entrons dans le détail.

Un stylobate élevé et à surface unie porte une belle colonnade qui constitue la décoration principale du Portail. Les colonnes, les unes rondes, les autres carrées ou octogones, sont en marbre, d'une seule pièce et couronnées d'un chapiteau parfaitement sculpté. Les entrecolonnements forment des niches latérales où sont placées des statues en pied et de grandeur naturelle. Les personnages, vêtus à la romaine, figurent les apôtres et les titulaires de l'église. A gauche, en regardant le Por-

tail, et le plus près de la porte, se trouve saint Pierre; d'une main, il tient les clefs, insignes du pouvoir qui lui a été conféré, et de l'autre le livre évangélique sur lequel est gravé ce vers:

Criminibus demptis reserat Petrus astra redemptis.

Leurs fautes effacées, Pierre ouvre le ciel aux rachetés.

Puis vient saint Jean l'Évangéliste tenant un livre fermé qui porte cette inscription gothique :

XPI Dilectus Joes est ibi sectus.

L'ami du Christ, Jean, est ici taillé.

Le 3me personnage sculpté dans l'angle de la décoration extérieure du Portail figure saint Trophime patron et titulaire de l'église; il est en habits pontificaux et porte la crosse d'une main tandis qu'il bénit de l'autre; deux anges soutiennent sa mitre. Sur le pendant de son pallium se trouvent les vers suivants:

Cernitur eximius vir, Christi discipulorum
De numero, Trophimus, hic septuaginta duorum (1).

On voit ici un homme remarquable, Trophime, l'un des 72 disciples du Christ.

Les deux derniers personnages sont les apôtres saint Jacques et saint Barthélemy; le premier tient un livre fermé sur lequel on lit: *scs Jacobus;* le second porte un livre ouvert avec ces mots : *scs Bartolomæus.*

A droite du Portail et tout auprès de la porte apparait la statue de saint Paul; on peut lire sur son phylactère les deux vers suivants :

(1) Les trois derniers mots semblent douteux, ou bien le texte est interrompu.



Lex Moysi celat quod Pauli sermo revelat,
Nam data grana Sinaï per eum sunt facta farina.

La loi de Moïse cache ce que l'entretien de Paul révèle; en effet, le grain donné par l'un au Sinaï est grâce à celui-ci devenu farine.

Après saint Paul vient saint André tenant un livre; à ses pieds cinq pains rappellent le miracle de la multiplication des pains auquel cet apôtre fut particulièrement intéressé. — Au troisième entre-colonnement et en regard de saint Trophime a été sculptée la *Lapidation de saint Étienne,* premier martyr et premier titulaire de l'église; il porte l'étole de diacre. La partie supérieure de ce panneau représente J.-C. recevant l'âme du saint martyr qui lui est présentée par deux anges. — Les personnages qui occupent les deux derniers entre-colonnements sont les apôtres saint Jacques tenant un livre ouvert où est écrit son nom: *scs Jacobus,* puis saint Philippe dont on peut lire le nom, *scs Philippus,* sur la couverture de son livre.

La base des colonnes porte, sur les plinthes taillées en relief, des sculptures lourdes et grossières. Du côté gauche on distingue le jeune Samson égorgeant un lion, puis le même Samson livré aux Philistins par Dalila qui lui rase les cheveux. — En face et de l'autre côté, Daniel est assis au milieu des lions, tandis que, tout auprès, et sur le revers, le prophète Habacuc, porté par un ange, arrive, la besace sur le dos, pour lui donner à manger. — Les piédestaux des autres colonnes figurent des sujets bizarres et grotesques: un sagittaire, une chèvre, des mufles de lions, des dragons et des serpents dévorant des hommes et des animaux. Ces derniers symboles, qui semblent ainsi foulés aux pieds par les apôtres de l'Évangile, rappellent le triomphe de l'Église sur les hérésies vaincues.

Une colonne en granit violet de l'île d'Elbe s'élève

entre les deux vantaux de la porte qui est d'ailleurs d'une grande simplicité. Quatre anges décorent le chapiteau de la colonne dont la base, allongée d'un fragment de marbre blanc, est ornée de quatre figures allégoriques agenouillées qui symbolisent les nations barbares subjuguées par la lumière de la foi.

Une frise longitudinale décore les entablements latéraux ainsi que le linteau du Portail. Cette frise est dominée par une sorte de grand médaillon placé au centre du tympan. Le tout forme un magnifique bas-relief où se développe l'immense drame du Jugement dernier. — Sur l'arrière-côté de la façade gauche, au-dessous de la frise : saint Michel pesant les âmes ; — commencement de la frise : chute originelle *(Adam et Eve sont placés de part et d'autre de l'arbre de la science du bien et du mal, le serpent tenant la pomme entre ses dents la présente à la femme)* ; — sur le devant, toujours à gauche de la frise, les élus vêtus d'amples robes marchent en triomphe vers le ciel ; — sur le retour intérieur gauche, Abraham, Isaac et Jacob reçoivent sous la forme de petits enfants les âmes des prédestinés ; — au milieu, sur le Portail, figurent les douze apôtres tenant chacun le livre des Saintes Écritures ; ils sont assis parce que Dieu les a établis juges des douze tribus d'Israël, c'est-à-dire de tous les peuples ; — sur le retour intérieur droit de la frise, un personnage, assis sur un homme accroupi, détourne la tête, puis un ange armé d'un glaive défend l'entrée du ciel aux damnés ; — sur la façade droite, les réprouvés, sur qui pèse la malédiction du Souverain Juge, sont enchaînés par le milieu du corps et entraînés par les démons dans les flammes éternelles ; — sur l'arrière-côté de la façade droite, l'enfer termine la frise ; au-dessous Satan tient plusieurs damnés serrés entre ses bras et ses jambes, et tout autour certains ani-



maux, bouc, porc, lion, etc., figurent les péchés capitaux.

Les chapiteaux des pieds-droits sont sculptés d'une frise de même sens, mais de moindre largeur que la première. Par conséquent elle longe les deux côtés du Portail s'arrêtant aux vantaux de la porte. En partant de celle-ci on y voit successivement sur la gauche :

1° le mystère de l'Annonciation. *(Un ange annonce à Marie l'Incarnation du Verbe divin; tout à côté, saint Joseph, dans un songe, reçoit d'un ange la révélation de ce Mystère.)* — 2° Les Mages chez Hérode. *(Trois soldats se tiennent auprès d'Hérode qui est assis sur son trône avec une épée sur ses genoux, un garde est debout derrière lui ; les 3 mages portant leurs présents s'avancent vers le roi.)* — 3° Le départ des Mages et le massacre des SS. Innocents; — 4° La fuite en Égypte. *(La Vierge tenant l'enfant Jésus est montée sur un âne conduit par saint Joseph ; un ange précède la Sainte famille et la dirige sur l'Égypte figurée par une forêt de palmiers.)*

A droite, la seconde partie de la frise représente : 1° la Nativité du Sauveur. *(La Vierge est couchée, auprès d'elle se trouve le berceau du divin Enfant ; tout à côté, à l'angle même de la porte, la figure du sacrement de Baptême.)* — 2° l'Adoration des Mages. *(La divine Mère est assise et porte l'Enfant sur ses genoux ; les rois mages s'avancent avec leurs présents dans les mains ; en arrière trois têtes, l'une sur l'autre, figurent les montures des trois rois.)* — 3° le Songe des Mages. *(Les trois personnages sont couchés sous la même couverture ; un ange les avertit en songe de ne point retourner vers Hérode qui veut faire mourir l'Enfant.)* — 4° les anges annonçant aux bergers la naissance du Sauveur. *(Deux anges apportent la grande nouvelle aux bergers dont le troupeau pâture avec avidité.)*

Sur le tympan du Portail, J.-C., assis sur un trône au



milieu d'un grand médaillon central, est venu juger tous les hommes. Il est entouré des quatre évangélistes portant les livres de la loi et personnifiés par leurs figures symboliques: l'ange, l'aigle, le taureau et le lion. L'arcade qui encadre ce médaillon est sculptée d'une multitude d'anges dont les uns sonnent la trompette du Jugement. Cette arcade, formée de voussures concentriques, s'élève en son milieu jusqu'à la partie supérieure du fronton qui la domine en triangle. Les côtés inclinés de ce fronton forment une corniche brodée richement et soutenue de loin en loin par des consoles qui représentent des figures allégoriques: anges, taureaux, acanthes.

Les deux petites portes à pilastres et à fronton coupé de niche, situées à droite et à gauche du Portail, ne sont autre chose que les baies allongées des deux nefs latérales. Elles remontent au XVIIe siècle et donnent accès dans l'église au public en temps ordinaire.





(B) L'Église

NEF. — Bâtie sur l'église du IVe siècle, la basilique de Saint-Trophime est orientée de l'ouest à l'est. Le vaisseau est formé de trois nefs séparées par deux lignes de forts piliers, massifs et cruciformes. La nef du milieu, la principale, est continuée par la grande abside construite au XVe siècle. Les deux nefs latérales ou bas-côtés, sont prolongées par le déambulatoire, galerie circulaire qui contourne le chœur autour duquel rayonnent huit chapelles absidales. L'église mesure 80 mètres de long, 28 de large, 20 de haut et 2400 mètres carrés de superficie : c'est la plus vaste église du diocèse (1).

L'intérieur est simple. L'ampleur des piliers masque la nef. La voûte de celle-ci, d'ailleurs fort élégante, est croisée en tiers-point au sommet et comprend cinq travées dont les arcs-doubleaux, qui saillent simplement, retombent sur les piliers.

A remarquer deux grands bénitiers en serpentine à côté des deux premiers piliers.

On a découvert en 1835, sous les deux premières travées les substructions de l'église primitive qu'on n'a pu explorer dans toute son étendue pour ne pas compromettre la solidité de l'édifice actuel (2). En avant du

---

(1) Constantin. *Nos Paroisses.*

(2) Faut-il voir dans ces substructions les ruines de l'église du IVe siècle, ou celles du palais du préteur romain, ou bien seulement de simples constructions destinées a niveler l'inclinaison du sol fort en pente à cet endroit ? On a soutenu ces diverses opinions avec une apparence de vérité qui, pourtant, n'est pas concluante. Aussi, après

chœur, sous la quatrième travée de la nef, était la crypte ou Confession de Saint-Trophime, comblée au XV[e] siècle.

La chaire est une œuvre monumentale d'un goût sévère et dans le style roman. Inaugurée en 1897, lors des fêtes qui ont commémoré le sacre de saint Augustin de Cantorbéry, cette chaire a été faite par M. Cantini de Marseille, d'après les plans de M. Revoil. Elle est en pierre blanche et forme une tribune demi-sphérique prolongée en rectangle sur les côtés que décorent quatre pommes de pin. Elle est supportée : en arrière, par une bâtisse de fond ; en avant, par quatre colonnes de marbre rougeâtre, et au centre par une forte colonne de marbre vert. Un médaillon de marbre rouge portant le monogramme du Christ décore la partie centrale. Le dorsal et l'abat-voix — œuvre de M. Dumas, ébéniste arlésien résidant à Marseille — sont en bois. Une simple corniche en fait toute la décoration.

Le maître-autel, qui est tout à fait moderne, a été consacré en 1858 par Mgr Chalandon. Il est placé sous le dôme qui porte le clocher. La table supérieure formant pierre sacrée et la face postérieure ornée de rinceaux romans, sont les parties les plus anciennes. Le trône des archevêques a pour parement un splendide brocart donné par Catherine de Médicis ; le fauteuil est celui de Mgr du Lau (1).

---

avoir examiné les lieux, noté les observations des architectes, contrôlé les témoignages des historiens, nous croyons, toutes réserves gardées, pouvoir dire sans hésiter, que les chances de l'hypothèse restent encore en faveur de la tradition qui reconnaît, dans les substructions de l'église actuelle, les ruines de l'édifice bâti par saint Marin au IV[e] siècle.

(1) Après les massacres de septembre dont fut victime Mgr du Lau, le mobilier du prélat, vendu à l'encan, fut dispersé un peu partout. Le fauteuil échut à la famille de l'abbé Morel qui, devenu curé de Saint-Trophime, en fit don à ladite église, il y a quelque cinquante ans environ.

Le clocher qui conserve des traces de l'ancien campanile date du XII[e] siècle ; les étages carrés de ce clocher massif s'élèvent sur la coupole de l'église à 42 mètres de hauteur. C'est au commencement du XVIII[e] siècle qu'il fut couvert de la toiture à quatre pentes qui le surmonte aujourd'hui. Auparavant il portait une terrasse où était établie la vigie communale.

COLLATÉRAUX. — Les collatéraux ou nefs latérales, voûtés en arc rampant et rétrécis par la masse des piliers (1), sont plutôt des couloirs ou passages pour faciliter la circulation. Comme la nef principale, les collatéraux, dans leurs grandes lignes, ont été construits du VII[e] au XII[e] siècle. Les tombeaux et chapelles qui s'y trouvent datent de diverses époques.

On remarque dans la nef ou collatéral droit :

1° Près de l'entrée, un tombeau anépigraphe ou sans inscription du consul Balbi (XV[e] siècle) ;

2° La chapelle aujourd'hui murée de Saint-Jean-Baptiste, bâtie au XVI[e] siècle par l'archevêque Ferrier, et le tombeau de ce prélat ;

3° La Croix d'une mission donnée en 1892 ;

4° La grande chapelle à deux travées des saints Trophime et Césaire ou des Rois. Cette chapelle de style gothique, avec voûtes ramifiées, fut bâtie en 1610 par Mgr du Laurens. Elle en a remplacé deux autres : celle des Saintes-Maries et celle de tous les Saints. Elle est

---

(1) Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, les piliers de l'église de saint Virgile avaient été renforcés et épaissis au XII[e] siècle. Dépouillés au XVII[e] siècle, d'une partie de leur revêtement, ils furent restaurés en 1870, c'est ce qui explique l'étroitesse relative des bas-côtés de l'église. Les deux piliers situés en avant du sanctuaire, et revêtus incomplètement par l'enveloppe qui les fortifie, laissent voir encore une partie du pilier primitif qui affleure la maçonnerie. (Cf. A. Véran. *Notes inédites.*)



dite des Rois à cause du grand tableau de l'adoration des Mages qui décore le retable de l'autel. Cette toile, du peintre flamand Finsonius, fut commandée à l'artiste qui, pour lors résidait à Arles, par l'archevêque Mgr du Laurens ; le prélat y est peint sous les traits du roi Gaspard son patron. En face, et au fond de la chapelle, le tombeau de cet archevêque est adossé au mur. Ce mausolée, mutilé par la Révolution, est une belle œuvre de Dedieu, sculpteur arlésien ; il représente le prélat sortant du sépulcre dont un ange soulève le couvercle ; à côté, un symbole de la charité : femme allaitant un enfant ; au-dessus trois anges portent l'épitaphe et l'écusson du prélat, écusson formé d'un laurier de sinople au chef d'azur orné de trois étoiles d'or. Tout auprès a été déposée dans cette même chapelle, l'ancienne chaire d'Emmanuel Carvalho, sculpteur portugais : quatre animaux symboliques supportent la vasque faite de brèches et de marbres tirés du théâtre antique. Le touriste archéologue ne manquera pas de remarquer, auprès de cette chaire de marbre, une autre pierre bien simple, ayant appartenu au siège de saint Virgile qui s'élevait au fond du chœur de l'église cathédrale.

Dans la nef ou collatéral gauche se trouvent les fonts baptimaux établis sur un sarcophage antique ayant servi de maître-autel aux Alyscamps. C'est un tombeau chrétien en marbre blanc, qui a renfermé autrefois les reliques de saint Honorat. Il est décoré de scènes évangéliques dégradées où figurent plus de trente-quatre personnages. Deux colonnes cannelées en basalte noir s'élèvent sur la cuve baptismale ; elles proviennent d'un temple de Cybèle bâti sur l'emplacement de l'église de la Major. On voit plus haut, sur le mur de la cinquième travée, une inscription composée de trois vers latins et gravée en grandes lettres onciales de $0^{m}20$ de haut. Attribuée au

VIIe siècle et à saint Virgile lui-même, elle remonterait au Xe siècle seulement comme semblerait le prouver la forme des lettres (1). Cette inscription donne un triple acrostiche dont les majuscules lues de haut en bas composent la première syllabe des trois mots : TRO (phimus) GAL (liarum) APO (stolus).

Terrarum Roma Gemina de luce magistrA
Ros missus semper Aderit velut incola JoseP
Olim contrito Laeteo contulit orchO

Voici le sens littéral et mystique donné par Millin dans son *Voyage dans le Midi de la France :*

« La double Rome, maîtresse de la terre, sera tou-
« jours une rosée envoyée du ciel telle que celle que le
« colon Joseph a portée dans le monde après avoir
« vaincu l'infernal Orcus (2). »

L'église ne renferme aucun tableau de grand maître. Avec celui de l'*Adoration des Mages* dont nous avons déjà parlé et qui se trouve dans la chapelle des Rois, il faut citer parmi ceux qui décorent les trois nefs :

1° Dans le collatéral gauche : au bas de l'église, un *Christ* non signé et d'un beau coloris ; — à l'extrémité gauche du transept, une belle toile de Finsonius : l'*Annonciation.*

2° Dans le collatéral droit : du côté du chœur, une *Assomption* de Sauvan, toile très estimée ; — à droite du

(1) H. Revoil. *Architecture romane du Midi de la France.*

(2) En s'inspirant de la pensée cachée dans ces vers, l'abbé Trichaud en a ainsi formulé le sens développé : « *Trophime, apôtre des Gaules, envoyé comme une rosée, de Rome, la capitale du monde, où brillent les deux flambeaux de la foi, — saint Pierre et saint Paul, — sera toujours présent parmi nous. Comme un autre Joseph, il nous délivra de l'enfer, en nous tirant des ombres de la mort.* »



transept, un tableau curieux et remarquable du XVe siècle: c'est une peinture sur bois où figure la Vierge au milieu d'une assemblée d'évêques, réunis probablement en concile pour définir quelque prérogative de la Mère de Dieu; le tableau est excellent, comme expression, dessin et coloris.

3° Sur l'arc dominant le maître-autel: la *Lapidation de saint Étienne,* sujet fort apprécié et dû au peintre Finsonius.

4° Depuis 1889, les murs des bas-côtés de l'église et la chapelle des Rois sont ornés de tapisseries d'Aubusson du XVIIIe siècle: sept panneaux représentent les Mystères de la vie de la Vierge (1).

On voit encore, fixés dans l'épaisseur des murs, quelques marbres funéraires: *plaques commémoratives du cardinal Alemand, l'un des grands restaurateurs de l'Église, et de Mgr du Lau, mort victime des massacres de septembre,* — et les inscriptions obituaires de plusieurs archevêques ensevelis dans la nef: *Raymond de Montrond, Raymond de Bollène, Imbert d'Aiguières, Michel de Morèse, Hugues de Béroard.*

TRANSEPT. — Le transept n'a qu'une chapelle située du côté gauche, celle de saint Genès, bâtie en 1680 par Mgr de Grignan. L'autel est posé sur un sarcophage de marbre: c'est un tombeau chrétien du Ve siècle représentant le *Passage de la mer Rouge.* Une Assomption, en bas-relief sur marbre, décore le retable de l'autel. Au mur de droite se trouve, avec armoiries et épitaphes, la sépulture des deux Grignan, oncle et neveu, qui ont

---

(1) Ces panneaux, don de la famille Moulin, qui ornaient les arceaux du chœur avant la Révolution, ont servi depuis à décorer la façade de l'archevêché, les jours de procession. C'est après la suppression de ces solennités qu'ils furent placés sur les murs des nefs latérales.

occupé le siège d'Arles pendant la seconde moitié du XVIIe siècle.

CHAPELLES ABSIDALES. (1) — Sur le déambulatoire formant ceinture autour du chœur s'ouvrent huit chapelles absidales. C'est d'abord, à gauche, après la chapelle Saint-Genès, celles de la Croix, de Saint-Joseph et de Saint-Trophime. Cette dernière, fermée par une belle grille en fer, est dite la *Chapelle des Reliques* depuis 1884. Un cadre donne la nomenclature de ces reliques qui sont le trésor de l'église primatiale.

Vient après, la chapelle du Sacré-Cœur, ou des Anniversaires. Elle renferme la sépulture du chevalier de Guise, l'un des fils du Balafré, lieutenant du roi en Provence.

Au milieu et au fond de l'abside s'élève la chapelle de N.-D. de Grâce où réside le Saint-Sacrement. Le tombeau des prévôts du Chapitre est au passage; il fut ouvert en 1767 par le prévôt de Grille qui y fut seul inhumé. La chapelle doit son nom à une belle statue de la Vierge dite N.-D. de Grâce. — Cette statue, en marbre blanc, est l'œuvre d'un sculpteur génois, Léonard Mirano. Bénite en 1619 par Mgr du Laurens, elle fut portée en grande pompe à Saint-Honorat-des-Alyscamps, escortée de l'Archevêque, du Chapitre et des Consuls. Elle y resta jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. En 1793, les profanateurs voulurent l'enlever pour la détruire ; le premier qui porta la main sur la statue vénérée, posa mal le pied, fut renversé et se rompit la jambe. Ses complices n'osèrent poursuivre l'attentat et la statue fut respectée. Après la Révolution, la Vierge, portée en triomphe par

---

(1) Cf. Constantin. *Nos Paroisses.*

les marins, fut installée dans la chapelle actuelle dont elle décore l'autel. Cette chapelle, défigurée par des réparations de mauvais goût, a repris ses belles lignes ogivales, en 1897, sous l'habile direction de M. Léon Véran. Elle est éclairée par trois vitraux du plus bel effet et ornée de tableaux qui représentent les mystères de l'Annonciation et de la Présentation.

A côté nous entrons dans la chapelle du Saint-Sépulcre, l'une des plus intéressantes. Elle fut bâtie en 1381 par le cardinal de Croze et décorée en 1450 par le cardinal de Foix. On y voit, encastrés dans le mur : 1° le tombeau d'abord destiné à ces deux archevêques, morts le premier à Avignon et le second à Rome ; 2° la sépulture de Robert de Montcalm qui acheva le canal de Craponne. La voûte porte les armes du cardinal de Foix. L'autel formé du tombeau de Geminus Paulus, administeur du cadastre, date du VIIe siècle et représente J.-C. entre saint Pierre et saint Paul. Au-dessus, un grand travail de sculpture du XVIe siècle, comprenant un groupe de dix personnages, figure la mise au tombeau du Sauveur.

En continuant, se trouve la chapelle de saint Roch. Elle possède une partie notable du corps de ce saint. La dévotion à saint Roch est devenue populaire après le concile de Constance, présidé par l'archevêque d'Arles, le cardinal de Brogny. Ce saint est honoré et invoqué dans le Midi contre les maladies contagieuses.

La chapelle Saint-Étienne fait suite à la précédente. Elle rappelle le culte toujours vivace rendu à ce premier patron de la basilique, depuis l'origine jusqu'à nos jours. Suivant une tradition, attestée par un ancien bréviaire de Montmajour, saint Trophime était parent de saint Etienne dont il apporta le crâne en venant à Arles. Ce crâne porte des traces de lapidation.

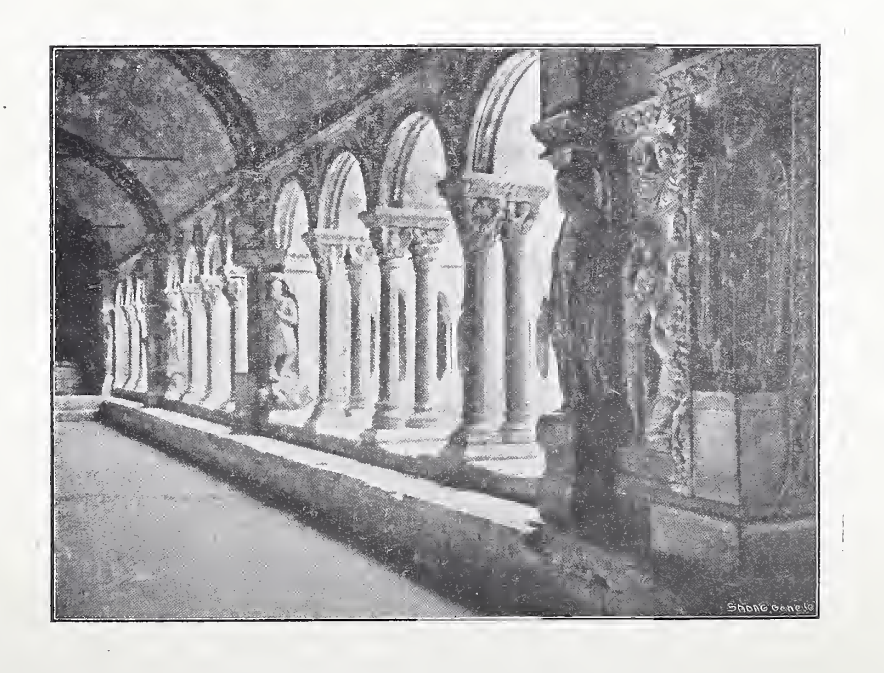


La chapelle Saint-Étienne est la dernière de l'abside. On remarque dans le chœur la sépulture de Mgr de Forbin-Janson, les stalles qui sont celles de l'ancienne salle capitulaire et l'orgue, assez modeste, placé au milieu. Les vitraux représentent la Vierge, saint Trophime, saint Étienne, saint Virgile, saint Genès et saint Césaire.

SACRISTIE. — A l'extrémité droite du transept s'ouvre la sacristie creusée sous le Cloître en 1655, comme l'indique une inscription de la voûte. Elle est vide des richesses qu'elle possédait autrefois. La Sainte-Arche et la plupart des reliquaires ou châsses, comme les insignes des rois d'Arles, la Bulle d'Or et autres manuscrits précieux ont disparu pendant la Révolution, en 1793. Une partie des manuscrits est aux Archives d'Aix. On conserve encore quelques rares objets en ivoire : un olifant du IXe siècle, une crosse du XIIe, une croix du XIIIe et une cassette du XVe. Avec la croix capitulaire, en cristal de roche, quelques parcelles de la vraie Croix et plusieurs reliques de saints, on y voit aussi les mules de Mgr du Lau, son pallium, son camail et l'étole qu'il portait aux Carmes quand il y fut massacré en 1792. (1)

(1) Au moment providentiellement opportun, Pie X vient, à la grande joie des fidèles du diocèse d'Aix-Arles, d'introduire la cause du serviteur de Dieu, Jean-Marie du Lau d'Alleman, et celle des autres prêtres et évêques massacrés en septembre 1792. Le procès se poursuit activement et tout fait espérer que l'auréole des saints couronnera bientôt le front du martyr qui a magnifiquement honoré la riche lignée des pontifes qui ont occupé l'antique siège d'Arles, aujourd'hui fusionné avec le siège d'Aix.





LE CLOITRE. — GALERIE DE L'EST.

LE CLOITRE

Il est difficile d'imaginer un endroit de la vieille cité qui impressionne l'âme aussi vivement que le Cloître de Saint-Trophime, ce monument gracieux et superbe, où l'ordonnance de l'ensemble et la variété des détails s'harmonisent si bien avec la décoration de ses grandes et belles figures de saints toutes couvertes de la patine des siècles qui les rend plus vénérables encore. Cloitre ravissant où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la richesse de ses marbres, de l'abondance du décor, du travail de l'artiste ou de la sculpture de toutes ses parties ! On est comme saisi de recueillement dès que l'on entre dans ce Cloître et, tandis qu'on en parcourt avec une admiration toujours croissante les galeries tant de fois séculaires, on ne peut se défendre d'un religieux respect quand on passe devant ces nombreuses statues d'apôtres et de saints immobiles et silencieux qui semblent regarder le visiteur. Les expressions font défaut pour rendre la valeur et la beauté de ce monument : disons simplement que c'est une relique d'architecture et un bijou de musée.

Un escalier de 25 marches, à droite du chœur de l'église, conduit au Cloître où l'on a encore accès par la rue extérieure aujourd'hui dite du Cloître. Le Cloître de Saint-Trophime était jadis celui des chanoines d'Arles. Établi en couvent, sous l'archevêque Pierre Aynard, depuis 1183, le Chapitre fut sécularisé trois siècles après,

par Innocent XIII, sous l'archevêque Nicolas Cibo, son neveu (1489). Dégradé et mutilé en 1793, puis enseveli sous les ruines, le Cloître fut déblayé en 1826 et totalement restauré en 1844.

Avec tout son peuple de saints de la légende et de l'histoire, ses pilastres décoratifs, ses colonnes sveltes et légères et ses admirables chapiteaux où l'artiste a jeté à profusion les ornements et les anges, le Cloître de Saint-Trophime peut être considéré, aujourd'hui, à juste titre, comme l'un des plus beaux monuments du Midi. Il parle aux yeux par ses sculptures qui reproduisent, comme le Portail de l'église, des scènes de la Bible ainsi que les statues des saints d'Arles. Formé d'une galerie quadrangulaire, à grand appareil, de 19 mètres sur 17, il enferme en son milieu un préau découvert qui servait autrefois de cimetière. Les piliers qui supportaient la toiture du Cloître subsistent encore ; cette toiture a disparu au XIIIe siècle.

On pense que le Cloître fut bâti et achevé primitivement dans un style uniforme : l'architecture différente de ses parties prouve simplement la réédification des galeries à diverses époques. Les galeries du Nord et de l'Est sont les plus anciennes et dans le style romano-byzantin caractérisé par le cintre. Celles du Midi et du Couchant, les plus récentes, sont d'architecture gothique caractérisée par l'ogive. Les colonnes, les unes rondes, les autres octogones, sont en marbre, quelques-unes en cipolin ou en brèches tirées surtout du théâtre antique. Elles ont de riches chapiteaux sculptés de scènes de l'histoire sainte ou de l'histoire ecclésiastique : l'iconographie en est intéressante mais encore un peu obscure. Les piles d'angles et celles entre travées, fortes et massives, sont décorées de personnages en plein relief : apôtres, disciples, saints d'Arles, etc.

Sans vouloir diminuer par une froide analyse l'admiration que l'on éprouve en visitant ce beau Cloître, nous en essayerons une courte description d'après la physionomie et les attributs des différents personnages sculptés sur les pilastres, les corniches et les chapiteaux.

GALERIE DU NORD. — La galerie romane du Nord, qui est la plus ancienne, paraît remonter à la fin du XIe siècle. Elle comprend trois travées divisées chacune en quatre arcades portées sur des colonnettes jumelles. On y arrive par un escalier qui vient de l'intérieur de l'église. Alors on débouche en face d'un fort pilier d'angle où sont encastrées trois statues : saint Jean, saint Trophime et saint Pierre. Entre ces statues se trouvent quatre panneaux : — d'un côté, les saintes Maries portent leurs parfums au sépulcre de Jésus ; au-dessous les marchands qui leur ont vendu ces aromates comptent leur argent ; — de l'autre côté, le Saint-Sépulcre auprès duquel se tiennent deux gardes endormis ; au-dessus deux anges veillent sur le tombeau sacré.

Sur les chapiteaux de la première travée sont sculptés : la Résurrection de Lazare, avec inscription, *LAZARE ;* le sacrifice d'Abraham, *(un ange arrête le bras du saint patriarche prêt à immoler son fils Isaac),* et la prophétie de Balaam *(des hauts lieux de Baal, le prophète arrive, monté sur son ânesse ; un ange l'arrête ; sur le revers les Israélites sont campés dans la plaine de Moab).*

Le second pilier porte la statue de saint Jacques avec celles de deux autres personnages qu'il est un peu difficile de préciser, peut-être un pèlerin et un Maure (1). — Sur les chapiteaux des colonnes suivantes

(1) Cf. Bernard. *Le Cloître de Saint-Trophime.*

sont figurés : la promesse à Abraham de la naissance d'Isaac, *(les envoyés du Seigneur arrivent dans la vallée de Membré ; le patriarche porte sur son épaule le veau gras destiné au repas de ses hôtes),* saint Paul prêchant devant l'Aréopage et des sculptures de pur ornement.

Les statues du troisième pilier sont celles de saint Jacques, de saint Thomas et de Notre-Seigneur qui convainc ce dernier apôtre de sa Résurrection. Les chapiteaux des colonnes qui suivent sont sculptés de divers ornements; une seule sculpture rappelle deux faits bibliques : le Buisson ardent et la Dation à Moïse des tables de la loi sur le mont Sinaï.

On remarque dans cette galerie quatre épitaphes dont l'une sur le socle de la statue de saint Trophime et les trois autres enchâssées dans le mur. La première est celle du Doyen Jourdan (1187), — et les suivantes celles de Guillaume Cavallier (1203), — du capiscol Pons de Barcianèges (1201), — et de l'ordonnateur Pons Rebolly (1183) (1). — Comme on le voit, ces inscriptions, ainsi que celles incrustées sur les autres murs, ont leur importance en ce sens qu'elles servent à fixer la date de la construction des différentes galeries du Cloitre. Elles sont toutes antérieures au XIVe siècle et doivent se rapporter aux chanoines inhumés au centre de la *canonica.*

GALERIE DE L'EST. — La galerie du Levant est édifiée dans le style de cette architecture bâtarde, qualifiée de romano-byzantine et qui marque la période de transition entre le roman et le gothique. Art byzantin ! est-ce là le vrai mot et ne faudrait-il pas reconnaitre dans cette manière de sculpture et d'architecture une

(1) Cf. A. Véran. *Notes inédites.*



des formes de l'art gallo-romain qui a surtout persisté dans une région dont la ville d'Arles semblait être le centre ? On l'a dit sans le prouver. Quoi qu'il en soit, laissons discuter les hommes de l'art et passons. — La similitude des lignes architecturales qui existe entre cette galerie et le portail de l'église les font attribuer l'un et l'autre à la même époque, c'est-à-dire à la fin du XIIe siècle. Comme la galerie du Nord, celle du Levant est divisée en trois travées, chacune de quatre arcades s'appuyant sur des colonnes jumelles.

A la différence de la galerie du Nord où sont représentées des scènes tirées de l'Ancien Testament, dans la galerie de l'Est nous allons voir surtout les principaux faits évangéliques empruntés à la vie du Christ. Au-dessous de la corniche de cette seconde galerie figurent les symboles des quatre évangélistes: le lion, l'aigle, l'homme et le bœuf.

La décoration du pilier d'angle comprend :

1° trois statues: saint Jacques, saint Étienne et saint Mathias; — 2° deux bas-reliefs: le premier figure l'Ascension de N.-S.; le second la Lapidation de saint Étienne et le Sauveur qui apparaît à ce martyr, dans un nimbe de gloire, en lui montrant le ciel.

Sur les chapiteaux des colonnes de la première travée sont représentés : 1° les mystères de la Nativité de N.-S., de la Purification, de la Visitation et de l'Annonciation ; — 2° trois aigles et un ange aux ailes déployées ; — 3° les anges annonçant aux bergers la naissance du Christ.

Sur le second pilier de la galerie était sculptée la scène, aujourd'hui dégradée, de la Flagellation de Jésus; on y aperçoit encore Judas et l'un des bourreaux. A la partie supérieure du pilier se trouve sculpté le combat d'un chevalier et d'un ours. — Les chapiteaux des colonnes voisines rappellent : Hérode, le massacre des saints



Innocents, Rachel pleurant ses enfants, le sommeil et le songe des Mages, la fuite en Égypte, puis les Rois devant Hérode ; tout à côté, leurs chevaux remarquables par de hautes selles.

On voit au troisième pilier l'agneau de saint Jean-Baptiste et, sur les bas-côtés, les statues de Salomon et de la reine de Saba. — Sur les chapiteaux des colonnes de cette dernière travée sont sculptées l'Adoration des Mages, la fête des Palmes, l'entrée de N.-S. à Jérusalem, la Conversion de saint Paul terrassé devant Damas et la réunion des Apôtres au Cénacle.

La seconde moitié de cette galerie porte à la partie supérieure de l'entablement, plusieurs statuettes qui figurent les Vierges sages tenant leur lampe à la main, et les Vierges folles endormies avec leurs lampes renversées.

Le mur claustral porte trois épitaphes et deux écussons. La première épitaphe est celle du précenteur Durand (1212), — la deuxième celle de Guillaume de Miramas (1239), — et la troisième celle du prévôt Boson (1181). — Les écussons représentent le blason du Chapitre dont les armes étaient l'aigle impérial sur champ d'or, avec la devise : *supervolat omnes*. Ce blason rappelle la souveraineté nominale des empereurs d'Allemagne qui venaient prendre à Saint-Trophime le titre de rois d'Arles.

GALERIE DU MIDI. — Chacune des galeries du Cloître a un caractère qui la distingue. Dans la première, celle du Nord, c'est l'art antique s'accommodant à la pensée chrétienne; dans la seconde, celle du Levant, c'est le goût néo-grec cherchant à rompre avec les règles suivies jusqu'alors ; dans les deux dernières, c'est l'art chrétien édifiant sur les ruines du passé et créant tout

d'une pièce une architecture qui lui est propre, l'architecture gothique. — C'est donc le style ogival que nous trouvons dans cette troisième galerie qui est d'ailleurs la plus récente de toutes et qui date de la fin du XIVe siècle. Nous y reconnaissons le gothique fleuri ou flamboyant. Ce genre de style qui est déjà, à cette époque, à sa dernière étape, datait seulement du XIIe siècle. Il avait traversé deux périodes : dans la première, dite primitive, c'est le style ogival à lancette caractérisé par l'ogive surélevée qui persiste du XIIe au XIVe siècle ; dans la période secondaire, c'est le style ogival rayonnant qui va de 1300 à 1400, et qui est caractérisé par l'ogive équilatérale ou en tiers-point ; enfin la période tertiaire ou flamboyante occupe le XVe siècle et une partie du XVIe : elle est caractérisée par l'ogive surbaissée ou plein cintre brisé.

Il est intéressant d'étudier l'évolution du gothique dans cette galerie comme dans celle du Couchant qui lui est d'ailleurs antérieure de bien peu. Toutes deux ont gardé ces nuances qui distinguent les périodes et conservent ainsi, écrite sur la pierre, l'histoire de l'époque où elles ont été construites.

Continuons le détail de notre description.

La statue de saint Mathias décore le pilier d'angle. Au centre du pilier est également représentée une figure soutenant une coquille en manière de bénitier. Auprès se trouve la margelle d'un puits, formée avec la base renversée et forée d'une colonne de marbre antique et fort sillonnée pour la direction des chaînes. On remarque encore sur ce pilier, la statue saisissante de Gamaliel (avec inscription : GAMALIEL) et plusieurs panneaux : 1° le lavement des pieds, la Cène et le baiser de Judas ; — 2° la triple tentation de Jésus figurée par le relief de la montagne, du temple et de Jérusalem.

Dans cette galerie, comme dans celle du Couchant, les chapiteaux des colonnettes géminées sont d'une seule pièce ; l'on voit ici les couples de colonnettes séparées alternativement par un pilastre et un pilier. Des niches vides entourent et décorent les piliers. Ces niches sont disposées par groupes de trois et surmontées d'un baldaquin gothique chargé de magnifiques découpures. Les sculptures des chapiteaux de cette troisième galerie se rapportent au symbolisme chrétien ; les sujets en ont été puisés dans l'histoire ecclésiastique, principalement dans celle des ordres religieux. Ce sont des religieux écoutant la prédication du Sauveur, puis d'autres religieux invoquant la Vierge Marie, plus loin des Confesseurs de la foi chargés de liens, ensuite des martyrs avec des bourreaux tenant des massues. — Sur le chapiteau du quatrième couple de colonnettes est placé un autel primitif entouré de martyrs. Au chapiteau suivant, encore des martyrs enchaînés, d'autres pendus ; sur le devant des dernières colonnettes, un évêque donne sa bénédiction.

Le mur claustral de cette galerie porte des colonnettes en demi-relief dont les chapiteaux figurent très probablement des Pères de l'Église. Au fond de la galerie se trouve un autel du XIIme siècle. Il porte le nom du prêtre Galantier qui mourut en y célébrant la messe (1749).

GALERIE DE L'OUEST. — La galerie du Couchant est l'une des plus intéressantes. Elle date de 1389 et fut construite par l'archevêque François de Conzié qui passa, un an plus tard, à l'archevêché de Toulouse. Comme la précédente, elle a été élevée dans ce style ogival où l'art chrétien se déploie magnifiquement avec son architecture gothique qui toujours parle aux yeux et impressionne le cœur. Cette dernière galerie a sept travées

dont les arcs doubleaux, très saillants, s'appuient sur des piliers qui séparent les arcades de deux en deux. — On voit donc ici alternativement des colonnes et des piliers. Les chapiteaux des colonnes jumelles ne forment qu'un bloc et sont historiés de scènes bibliques :

1° Lapidation de saint Étienne ;

2° Samson terrassant un lion et Dalila lui coupant les cheveux ;

3° Sainte Marthe et la Tarasque légendaire ;

4° Madeleine versant un vase de parfums sur les pieds de Jésus qui est à table chez Simon ;

5° Le mystère de l'Annonciation ;

6° Le Couronnement de la Très Sainte-Vierge dans le Ciel ;

7° La Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres au jour de la Pentecôte.

On remarque sur le mur intérieur l'épitaphe du sacriste Bertrand (1221) et les vestiges d'une porte à plein cintre appartenant à l'architecture primitive, simple et uniforme du premier Cloître.

Tel est le Cloître de Saint-Trophime, l'un des édifices les plus intéressants de la vieille cité. Ajoutons qu'il est aussi l'un des monuments les plus remarquables que nous ait laissés le Moyen âge, celui qui attire le plus les sympathies de l'amateur et de l'artiste, et d'autant plus admirable que nous ne sommes plus au temps où l'on faisait de ces œuvres-là. C'est pas à pas que l'on y suit les progrès de l'architecture. Les styles roman, byzantin ou de transition et gothique ou ogival y sont admirablement résumés. Le tout est du plus beau style médiéval et mérite à tous égards conservation et respect.

Concluons en disant qu' « il n'est pas un artiste, qu'il soit archéologue ou simple visiteur, qui n'emporte de ce

bel édifice les impressions les plus profondes et les souvenirs les plus instructifs. En parcourant ces galeries mystérieuses, l'âme se recueille d'elle-même et se reporte à ces temps passés, où la religion du Christ avait su inspirer aux maîtres ès-pierres des œuvres aussi variées et aussi saisissantes (1). »

(1) H. Revoil. *Architecture romane du Midi de la France.*



MONOGRAPHIES DES MONUMENTS D'ARLES :

ONT PARU :

EN PRÉPARATION :

La série des autres Monuments anciens et modernes.

Pour les commandes s'adresser :

à M. Louis Béchet, félibre, dépositaire principal

à VALRÉAS (Vaucluse).

Arles. — Imp. N. Jouve rue de la Bastille, 12. — 4, 1906.